

GEMMA MALLEY

LA RÉSISTANCE

L'HISTOIRE DE PETER

héLium

À Mark, pour toujours

Pour la présente édition :

© hélium/Actes Sud, 2019

Loi 49 956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

helium-editions.fr/

N° d'édition : JE 284

ISBN : 978-2-330-13271-2

Dépôt légal : second semestre 2019

© Conception graphique et photographie de la couverture : Katie Fechtmann

© 2008 pour l'édition originale,

parue chez Bloomsbury sous le titre

The Resistance

Bloomsbury Publishing Plc,

36 Soho Square, Londres, W1D 3 QY

© du texte, Gemma Malley

Tous droits réservés

Ouvrage initialement paru aux éditions naïve en 2008

GEMMA MALLEY

LA
RÉSISTANCE
L'HISTOIRE DE PETER

Traduit de l'anglais par Nathalie Peronny

hélium

CHAPITRE 1

Le plafonnier déversait dans la petite pièce sa lueur blafarde, aussi crue qu'une lampe torche de gardien de prison, révélant le moindre grain de poussière, la moindre tache sur la moquette bon marché, la moindre trace de doigts sur la vitre. Cette pièce, songea Peter, avait dû voir bien des choses se dérouler entre ses quatre murs ; les fantômes de ses anciens occupants semblaient encore s'y accrocher comme de vieilles toiles d'araignées.

« Parlons de Peter. Dis-moi comment il se sent. Dis-moi à quoi il pense, ces temps-ci. »

Peter observa la femme assise en face de lui et se cala contre le dossier de sa chaise en palpant l'anneau d'or qu'il portait à son doigt - le seul objet qui ne l'avait pas quitté depuis qu'il était nourrisson.

On l'avait fait s'installer sur un siège moelleux, de toute évidence pour le mettre à l'aise, mais c'était raté. Il se sentait rarement à l'aise. D'après Anna, c'était parce qu'il aimait se compliquer l'existence. Peter, lui, voyait les choses différemment. Sans doute n'était-ce pas dans sa nature de se sentir à l'aise, voilà tout. Le confort rendait paresseux. C'était la voie de la facilité.

« Eh bien, répliqua-t-il avec une ironie dissimulée en reprenant la tournure de phrase de son interlocutrice, Peter pense que sa vie est nulle. Il la trouve monotone. Ennuyeuse. Et sans aucun intérêt. »

La Conseillère d'Assimilation se rembrunit, et Peter sentit le picotement d'une petite pointe d'adrénaline. Elle semblait captivée par ses paroles. Soucieuse, même. Or c'était là une manifestation d'émotions inhabituelle chez cette femme : ses traits exprimaient rarement autre chose qu'un vague intérêt passif, malgré les efforts nourris de Peter, depuis des mois, pour susciter une réaction chez elle. Il l'avait bien observée. Son visage, à première vue, paraissait légèrement hâlé, mais l'éclairage implacable du plafonnier trahissait la

couche de poudre bronzante qui le recouvrait, notamment à cause des infimes traces de poussière brun orangé nichées dans les ridicules aux coins de ses paupières et de sa bouche. Elle portait ce jour-là un tailleur turquoise. La peau de son cou s'affaissait, flasque et distendue. Mais l'attention de Peter fut surtout attirée par sa chevelure, qui semblait tout sauf naturelle. Elle était brune, striée de mèches blondes – du moins en apparence ; en réalité, cette femme avait les cheveux blancs, mais elle les teignait avec un soin régulier, quasi religieux même. Tout signe de vieillesse devait être éradiqué. Pathétique, songea Peter. Les apparences, voilà tout ce qui comptait pour les adeptes de la Longévité. La surface, et rien au-delà.

« Tu trouves ta vie sans intérêt ? Peter, que veux-tu dire par là ? »

Il roula des yeux, feignant l'ennui. « Avant, mon existence avait un sens. Je savais ce que je faisais, pourquoi je le faisais. Mais aujourd'hui... » Il n'acheva pas sa phrase.

« Aujourd'hui ? reprit sa Conseillère.

– Aujourd'hui, je travaille dans un laboratoire minable où je vague à des tâches inutiles, je vis dans une maison que je déteste et que je peux à peine chauffer avec mon misérable salaire, sans même parler d'acheter des livres à Anna ou de la nourriture pour Ben. Je l'ai aidée à s'évader de Grange Hall pour qu'elle soit libre, qu'elle profite de la vie, et maintenant... C'est comme si j'avais fait tout ça en vain. J'ai toujours cru que j'allais donner un sens à ma vie, accomplir de grandes choses. Mais là... j'ai l'impression d'avoir déplacé des montagnes pour rien. »

Sa Conseillère hocha la tête, pensive. « As-tu le sentiment d'avoir trahi les attentes d'Anna ? »

Peter soupira ; même dans le cadre d'une conversation hypocrite et forcée comme celle-ci, la seule pensée de décevoir Anna lui était pénible. Il savait pourtant que ce n'était pas le cas.

« Peut-être, marmonna-t-il en haussant les épaules.

– Allons... je suis sûre qu'elle n'est pas de cet avis. Anna est une jeune fille intelligente. Elle sait comment marche le monde, Peter. »

L'adolescent leva un sourcil. Anna avait consulté sa Conseillère d'Assimilation pendant quelques semaines à peine avant de se voir officiellement exonérée de la suite du programme. Grâce à son don

pour s'attirer la confiance des adultes, elle n'avait mis que quelques jours à convaincre son interlocutrice qu'elle ne représentait aucune menace et ferait une bonne citoyenne responsable. Peter avait beau admirer son habileté, il n'en gardait pas moins un sentiment amer : elle n'avait acquis ce talent que parce qu'elle y avait été contrainte afin de pouvoir survivre à Grange Hall. Lui, en revanche, n'avait jamais su renoncer à son goût pour les commentaires acerbes, ni aux plaisanteries douteuses dont il avait le secret ; les mois avaient passé, et il devait encore venir voir sa Conseillère chaque semaine pour lui prouver qu'il était « apte » à la vie en société.

Il croisa les bras et modifia délibérément l'expression de son visage pour prendre un air perdu, vulnérable, comme si les Autorités lui avaient brisé le moral. « Je voudrais tant pouvoir lui apporter ce dont elle a besoin, dit-il en se retenant de sourire face aux minauderies compatissantes de la femme.

– C'est l'argent qui te pose problème ?

– L'argent, l'ennui... » Il se pencha en avant, le menton entre les mains.

« Et puis ? l'encouragea-t-elle. Peter, tu sais que nos entretiens sont absolument confidentiels. Ce qui se dit ici restera entre ces murs. Je peux te l'assurer. »

Il l'observa un instant, impressionné par sa capacité à proférer un mensonge aussi énorme avec une telle douceur dans la voix. Il l'avait peut-être sous-estimée. « J'ai commencé à repenser sérieusement à l'offre de mon grand-père », déclara-t-il lentement, d'un ton grave.

Une lueur de surprise traversa le visage de la Conseillère, fugace mais juste assez appuyée pour que Peter la voie.

« Je comprends. » Elle marqua un temps d'arrêt. « Je croyais pourtant que tu ne voulais rien avoir à faire avec lui ? Que toute personne associée de près ou de loin à la Longévité était d'emblée exclue de ta famille ? »

Elle cilla légèrement en prononçant ces mots : elle le narguait. Mais c'était de bonne guerre. Il avait tenu de tels propos, en effet. À de nombreuses reprises. Et il les pensait sincèrement.

« Je sais. » Il baissa la tête et, du bout des doigts, suivit le tracé de la fleur gravée sur le chaton plat de sa chevalière, cette fleur dont

il était persuadé qu'elle l'avait conduit jusqu'à Anna, et qu'elle avait fait basculer son destin. Il ne devait surtout pas avoir l'air de prendre cette décision à la légère. Il fallait faire croire à cette femme qu'un dilemme le tiraillait.

« J'y ai juste repensé, comme ça. Je... » Lentement, il releva la tête vers elle et soutint son regard. « J'ai envie de plus. Il doit y avoir autre chose dans la vie, non ? Anna lit ses livres, elle écrit dans son carnet, s'occupe de Ben. Moi... je n'ai rien. Si je travaillais pour mon grand-père, si je gagnais plus d'argent, peut-être...

– Peut-être trouverais-tu un sens à ta vie ?

– Oui. »

Il se leva et marcha vers la fenêtre. La vitre était protégée par un store gris, impersonnel, qui lui rappela ceux de Grange Hall. Repoussant aussitôt cette image, il s'absorba dans la contemplation de la rue en contrebas, grise elle aussi. Sans même le voir, il devinait au loin la présence de l'immeuble de Pincen Pharma, dont la silhouette écrasait largement celle des gratte-ciel de la ville.

« Et puis, poursuivit-il, le dos tourné, je me dis qu'il me doit au moins ça.

– Ton grand-père te serait donc redevable ? »

Peter acquiesça, et retourna s'asseoir. « Il fabrique les pilules de Longévité, non ? Eh bien, grâce à elles, je suis devenu un Surplus. Grâce à elles, j'ai passé la majeure partie de mon existence caché, transbahuté sans arrêt. Et, grâce à lui, je n'ai pas eu droit à une enfance digne de ce nom. Alors, oui, j'estime qu'il me doit bien ça.

– Tu sembles encore en colère, Peter. » La Conseillère lui parlait avec douceur, parfaitement maîtresse d'elle-même ; elle cherchait à le rassurer, mais son attitude eut l'effet contraire. Peter ne put s'empêcher de se demander si elle s'exprimait aussi de cette manière chez elle, en dehors du travail, et à quoi elle pouvait bien ressembler quand elle s'énervait dans la vie de tous les jours.

« J'étais en colère, rétorqua-t-il d'une voix légèrement brisée – touche de génie dont il ne manquerait pas de se vanter auprès d'Anna, tout à l'heure. Très en colère. Mais à présent... c'est terminé. À présent...

– ... tu te demandes ce que tu vas faire du restant de ta vie ? »

Peter eut un geste d'impuissance. « Si on veut. Ce n'est pas comme si j'avais le choix. Quand je me présente pour chercher du boulot, on me dévisage comme si j'étais un monstre. Et c'est ce que je suis, à leurs yeux – j'ai près de cent ans de moins que la plupart de ces gens. Chez Pincent Pharma, je pourrais avoir un bon salaire. Mon grand-père m'a promis que sa porte me serait toujours ouverte. Alors j'ai pensé le prendre au mot.

– Je suis sûre que son offre était sincère », lui assura la Conseillère. Elle semblait soulagée, comme si elle pensait avoir enfin « établi le contact ». Peter l'avait surprise au téléphone, un jour, juste avant son rendez-vous hebdomadaire, alors qu'elle ignorait qu'il se trouvait derrière la porte. Elle expliquait à son correspondant qu'elle n'avait pas encore réussi à briser la glace avec son jeune patient, qu'elle allait tenter une autre approche. Ces mots avaient procuré un vif plaisir à Peter. Il était plutôt fier de se savoir considéré comme un être impénétrable, difficile à percer. « Je crois que c'est une bonne idée, poursuit la Conseillère en prenant des notes. Comment comptes-tu le lui annoncer ? »

Peter sentit un petit sourire se dessiner sur ses lèvres, mais il le réprima aussitôt. « C'est déjà fait, dit-il. Je lui ai écrit, et il m'a laissé un message hier. Je commence lundi. »

La femme releva les yeux vers lui. Son visage ne laissait absolument rien transparaître de ses pensées. « Je vois, dit-elle. Dans ce cas, attendons la suite, n'est-ce pas ? »

Une demi-heure plus tard, Peter sortait du bâtiment des Autorités sur l'avenue Cheapside et tournait à gauche en direction de Holborn. Les rues étaient presque désertes, mais ce détail l'arrangeait plutôt. Impeccable et proprette, la zone piétonne n'attirait pour l'heure qu'une poignée de badauds, ainsi qu'une ou deux personnes qui promenaient leur chien ou faisaient leur footing. La tête baissée, Peter enfonça résolument les mains dans ses poches – réflexe qu'il avait conservé de ces longues années passées, en tant que Surplus, à se cacher en permanence, sans jamais savoir qui risquait d'appeler les Rabatteurs, ni ce que réservait le lendemain. Les rares passants plissaient les yeux en le croisant, le dévisageant

avec un mélange de jalousie et de méfiance qui teintait leurs pommettes.

Chemin faisant, Peter aperçut les affiches placardées sur les murs des immeubles ou les panneaux publicitaires, vantant les mérites de divers onguents miracles, incitant les citoyens à s'inscrire aux cours de sport et d'éducation ou encore à surveiller leurs dépenses d'énergie. D'autres mettaient en garde contre les dangers de la surpopulation et exhortaient les braves gens à rester vigilants pour débusquer les « immigrants illégaux, les Surplus et autres parasites appauvrissant nos précieuses ressources ». Comme si les Légaux n'étaient pas eux-mêmes les pires parasites d'entre tous.

Autrefois, il ne pouvait s'empêcher de réagir violemment face à ces affiches, jusqu'à provoquer des débats houleux avec quiconque était prêt à l'écouter et à lui donner la réplique. Mais aujourd'hui, il avait appris à garder ses opinions pour lui. Non parce qu'il n'avait plus envie de se battre, mais parce que Paul lui avait fait comprendre que le scandale ne faisait guère avancer les choses et qu'il ne gagnerait rien à trop attirer l'attention sur lui, bien au contraire – argument parfaitement recevable, d'une certaine manière, mais Peter se sentait frustré de devoir constamment se taire et ne pas plus souvent dire tout haut ce qu'il pensait tout bas.

N'empêche, aimait-il à se répéter, tous ces gens ne perdaient rien pour attendre... Un jour, le Réseau triompherait. Ragaillardisé à cette pensée, Peter grimpa à bord d'un tram en direction d'Oxford Street. À l'approche de Tottenham Court Road, il bondit sur le trottoir et s'éloigna d'un pas vif vers Cambridge Circus avant de tourner à droite sur Old Compton Street. De là, il poursuivit son chemin plein ouest en s'enfonçant dans les bas-fonds de Soho, où de minuscules échoppes mal éclairées écoulaient discrètement leurs lots de marchandises illicites – vêtements pour bébés, médicaments et aliments interdits, bons énergétiques valables sur le marché noir. Peter consulta sa montre : il avait dix minutes d'avance, mais cela valait mieux que d'arriver en retard. Après avoir jeté un regard prudent autour de lui, il pénétra dans un magasin en travaux, passa devant une équipe d'ouvriers affairés, descendit une volée de marches et sortit par l'arrière-boutique. Il longea une allée sale

menant à une porte en bois vermoulu à laquelle il frappa quatre coups, tout doucement.

Un court instant plus tard, il entendit du bruit de l'autre côté et la porte s'entrebâilla, révélant un homme barbu à la chevelure en désordre. Il avait l'allure d'un vagabond et toisa l'adolescent d'un œil soupçonneux.

« Un brin frisquet pour la saison, non ? marmonna-t-il.

– J'aime faire de l'exercice pour me tenir chaud », répondit Peter.

L'homme parut hésiter quelques secondes, puis lui ouvrit pour de bon et le fit vite entrer à l'intérieur. Le frisson d'excitation qui animait toujours Peter à l'idée d'œuvrer pour une cause clandestine – qui plus est si importante – le parcourut comme une décharge électrique. Il ne connaissait pas l'homme qui lui avait ouvert ; il voyait rarement deux fois le même portier. À vrai dire, chaque fois qu'il se rendait au Q.G. du Réseau, il se faisait la réflexion qu'il en savait très peu, sur ses autres membres ou sur la manière dont l'organisation était gérée. On lui donnait des instructions, il les suivait ; ses questions se heurtaient systématiquement à des sourires sardoniques, à des slogans évasifs ou à des regards absents. C'était pour sa protection, affirmait Paul. La sienne, et la leur.

« Je viens voir Paul », déclara-t-il en se redressant comme pour mieux s'imposer au milieu de ce décor qui, bien que familier, lui semblait étranger. Tous les six mois environ, le Réseau déplaçait son quartier général, sans laisser la moindre trace de son passage. Peter s'était déjà rendu deux fois dans ce bâtiment, mais il n'en avait jamais gardé le même souvenir, comme si on avait modifié la disposition des murs et des portes. Ce qui ne changeait pas, en revanche, c'était l'odeur. Les lieux choisis par le Réseau étaient toujours désaffectés, à demi insalubres et faciles à abandonner.

À gauche de l'entrée se trouvait un escalier conduisant au sous-sol. Une femme le remontait justement, serrant son bras gauche contre sa poitrine. Au moment où elle passa devant Peter pour regagner la sortie, ils échangèrent un furtif regard de connivence. Peter n'avait jamais vu cette femme, mais il connaissait la raison de sa présence en ces lieux. Il devinait que le haut de son bras gauche portait une plaie encore vive là où l'un des médecins du Réseau venait de lui

arracher son implant contraceptif, et que cette inconnue s'était lancée dans l'une des activités les plus dangereuses auxquelles l'être humain puisse prendre part : entamer une grossesse, concevoir un enfant.

La femme disparut et Peter se tourna vers le gardien qui, sans un mot, lui désigna un couloir terminé par une petite pièce faiblement éclairée.

Paul l'attendait, assis devant une table basse, son grand corps athlétique voûté et recroquevillé comme s'il méditait. Le père fondateur du Réseau. Aux yeux de Peter, presque un père tout court – plus encore que ne l'avait été celui d'Anna. Paul était là pour lui depuis le début, à l'aider, le guider pas à pas. Plus tard, Peter avait découvert qu'il n'était pas le seul : Paul accompagnait et apportait son soutien à chacun des membres du Réseau ; tout le monde était logé à la même enseigne, dominé par la force de son regard hypnotique, de son pouvoir immanent. Paul ne portait pas officiellement le titre de leader ; le Réseau n'avait pas de chef, car Paul refusait de voir son « groupe » contaminé par les principes de structure et de hiérarchie propres aux Autorités tant haïes. Mais c'était bien lui le chef, pourtant : tous se pliaient à son jugement et aucune décision n'était prise sans qu'on l'ait consulté. Paul avait commencé la lutte contre la Longévité des années auparavant, seul dans son coin (comme le lui avait expliqué Mr Covey, le père d'Anna), en rédigeant des tracts et en aidant les parents de Surplus. Il avait ainsi gagné un nombre croissant de sympathisants à sa cause, jusqu'à ce que le groupe compte des membres à travers tout le pays. Aujourd'hui, le Réseau avait tissé des liens solides avec de nombreuses organisations amies à l'étranger, et il était devenu si puissant que les Autorités avaient mis sur pied un service spécial destiné à le combattre. Tout cela grâce à Paul.

Mais ce dernier n'en parlait jamais. Pas plus qu'il ne cultivait l'allure d'un grand leader. De fait, il ne semblait guère se soucier de son apparence ; il changeait régulièrement de couleur de cheveux pour tromper l'ennemi et se fondre dans la masse, mais il prenait rarement la peine de se coiffer. Il veillait aussi à toujours organiser ses rendez-vous dans des lieux désolés et délabrés – comme celui-ci : murs nus à la peinture écaillée, fenêtre maculée de cambouis

pour empêcher les regards trop curieux, ampoule unique au plafond s'échinant à projeter un semblant de lumière, table qui vacillait chaque fois qu'il s'appuyait dessus...

Les Autorités avaient mis sa tête à prix, promettant une grosse récompense, et publié sa photo partout, à tous les coins de rue, sur le moindre canal d'information. Mais elles n'avaient toujours pas réussi à lui mettre la main dessus. On disait qu'il était bien trop malin, bien trop protégé pour se faire prendre. Mais, d'après Peter, il existait une autre explication, liée à la personnalité même de Paul : vous aviez envie de l'aider. Envie qu'il vous apprécie, qu'il vous respecte. Tout simplement, il vous donnait l'envie de vous surpasser à son service. Voilà pourquoi le Réseau n'avait jamais souffert de querelles intestines, et pourquoi de nouveaux membres ne cessaient d'affluer. Selon la légende, un Rabatteur avait un jour débusqué Paul dans un hangar désaffecté ; quelques heures plus tard, au lieu de l'arrêter et de réclamer sa récompense, l'homme avait fait acte d'allégeance au Réseau, dont il était aujourd'hui l'un des plus fidèles combattants. Cela ne surprenait guère Peter.

« Content de te voir », lui déclara Paul d'une voix douce sans même lever la tête.

L'adolescent sourit et se détendit aussitôt. « Oui, moi aussi. »

Paul lui fit signe de s'asseoir, lui proposa un verre d'eau. Puis il prit un air grave. « Les choses deviennent vraiment dangereuses, déclara-t-il. Nous avons mené une attaque contre deux cargaisons de Longévité récemment, et les Autorités ont renforcé leur surveillance. Il faudra faire preuve d'une extrême prudence.

– Je suis toujours prudent, rétorqua Peter, un peu piqué au vif.

– Je sais. Je parlais de nous. Du mouvement dans son ensemble. Il y a des espions partout. » Leurs yeux se croisèrent et, comme chaque fois, Peter fut saisi par la profondeur de son regard – ces deux tourbillons bleu foncé qui vous attiraient malgré vous et vous rendaient prêt à faire n'importe quoi pour y voir briller une lueur d'approbation.

« Vous pouvez compter sur moi, dit simplement Peter.

– Tu commences toujours lundi prochain ?

– Oui. » Il accompagna sa réponse d'un hochement de tête résolu.

« Et ta Conseillère ? » La présence de cette femme avait alarmé Paul, au début. Il voyait surtout en elle un agent des Autorités, chargé d'espionner Peter et de lui tirer les vers du nez ; par conséquent, il s'inquiétait de chaque mot que l'adolescent pouvait prononcer devant elle. Mais il avait changé son fusil d'épaule. À présent, elle était devenue leur instrument, presque un outil de communication.

« Je lui ai dit que je m'ennuyais à mourir, que je tournais en rond et que j'attendais plus de l'existence, expliqua Peter, plutôt satisfait de sa performance.

– Elle n'a eu aucun soupçon ? »

L'adolescent eut un large sourire. « Bien sûr que non. De toute façon, c'est la stricte vérité : je m'ennuie à mourir et je tourne en rond. » Il leva un sourcil, espiègle, mais Paul ne semblait guère amusé. Il se contenta de l'observer, dubitatif.

« Es-tu sûr de vouloir le faire ? Sûr et certain ? »

Peter roula des yeux. « Évidemment.

– Tu viens de dire que tu tournais en rond... »

Peter lâcha un soupir. Il avait appris à bien connaître Paul, depuis le temps : sa manie de décortiquer chaque mot, chaque geste, d'analyser les sentiments des autres à leur place... Il savait que c'était sa manière de toujours garder le contrôle sur ceux qui l'entouraient, mais cet aspect de son caractère n'en demeurait pas moins pénible de temps en temps.

« Je tourne en rond parce que les Autorités nous ont déplacés dans un affreux placard en banlieue. Je tourne en rond parce qu'ils épient tous nos mouvements, et parce que je n'ai toujours pas emmené Anna à la campagne sous prétexte que je n'ai pas le bon permis pour voyager. Je tourne en rond parce qu'il y a partout des vieux qui nous dévisagent comme si nous n'avions rien à faire là. Voilà. Mais rien de tout cela n'aura d'influence sur ma mission. Je vous le promets. »

Paul le considéra d'un air pensif, puis se leva pour contourner sa chaise à pas lents. « Ne te laisse surtout pas déborder par tes sentiments. Nous avons tous mille et une raisons de nous révolter, mais la colère ne fait jamais avancer les choses.

– Je sais. Seule l'action est efficace.

– L'action, mais aussi la force de la volonté, Peter. »

L'adolescent acquiesça. « C'est vrai. Mais je suis fort. Je l'ai déjà prouvé, non ?

– Bien sûr que oui, dit Paul avec un peu plus de chaleur dans la voix. Tu l'as prouvé un millier de fois. Mais tu vas te retrouver seul, avec tout le poids de la machinerie Pincent Pharma contre toi, et j'ai besoin de savoir si tu es prêt. Tu dois comprendre qu'il ne s'agit pas d'un simple job, Peter, mais d'un combat. Celui de la nature contre la science, du bien contre le mal. Les gens se laissent séduire par la Longévité, et ton grand-père cherchera par tous les moyens à te convaincre toi aussi. Tu dois absolument rester vigilant.

– Je le suis, répliqua Peter, les yeux brillants. Je hais Richard Pincent. Je hais tout ce qu'il représente. La Longévité est responsable des pires choses qui me sont arrivées dans la vie. Pareil pour Anna. J'aspire autant que vous à sa destruction.

– Je sais. » Paul se rassit à sa place, et son regard s'adoucit. « Comment va Anna, au fait ? Comment a-t-elle accueilli ta décision ? »

En entendant son prénom, Peter se sentit pénétré d'une douce émotion. « Elle va bien. Comme vous le savez, elle est aussi déterminée que moi à se battre contre la Longévité.

– Cela va de soi, dit Paul en souriant. Bien. Tu te présenteras donc lundi matin chez Pincent Pharma, comme ton grand-père te l'a demandé.

– Comme Richard Pincent me l'a dit, rectifia aussitôt Peter d'une voix sourde.

– Comme Richard Pincent l'a dit, répéta Paul.

– Et ensuite ? Je fais tout sauter ? Je sabote le matériel ? »

Paul leva un sourcil. « Tu gardes un profil bas. Tu notes absolument tout ce qui se passe. Et tu apprends, aussi.

– C'est tout ? » Le visage de Peter s'affaissa.

« C'est déjà beaucoup. » Paul se pencha vers lui.

« Écoute, nous avons des agents infiltrés un peu partout – dans chaque service des Autorités, dans des sociétés de distribution de Longévité, dans les prisons... Mais nous n'avons jamais pu introduire quoi que ce soit au cœur même de Pincent Pharma. Avec un accès direct aux informations dont nous avons besoin. Tes yeux et

tes oreilles seront tes seuls outils, Peter. À travers toi, nous pourrions atteindre Dieu en personne.

– Dieu n'existe pas, marmonna l'adolescent. Tout le monde le sait.

– Tu as raison. Mais ton grand-père travaille activement à devenir le démiurge le plus effroyable que le monde ait jamais connu, qui se nourrit exclusivement du pouvoir et de l'avarice. Et dont la course doit être stoppée, pour notre bien à tous.

– Bref, résuma Peter, j'observe et j'apprends. O.K. Mais ai-je un objectif particulier ? Un truc précis à chercher ? La formule chimique des pilules, par exemple ?

– Histoire que nous puissions en produire nous-mêmes ? » Paul sourit, et Peter sentit ses joues s'enflammer. « Excuse-moi, je n'aurais pas dû me moquer de toi. C'était une excellente question. Mais la réponse est non. Nous ne cherchons pas à obtenir la formule. Ce que nous voulons... » Il se tut, comme s'il ne souhaitait pas terminer sa phrase.

« Eh bien ? insista Peter.

– Nous voulons connaître l'origine de certains nouveaux médicaments produits là-bas. Nous ignorons encore de quoi il s'agit. Nous avons quelques soupçons, mais...

– Mais quoi ? »

Paul soupira. « Écoute, j'ai l'impression qu'il se trame quelque chose entre les murs de Pincent Pharma, derrière leur image lisse et institutionnelle. Des activités secrètes, camouflées avec grand soin.

– Quel genre d'activités ?

– Ça, dit Paul en souriant à nouveau, c'est à toi de le découvrir. » Il se releva ; ses muscles saillaient à chacun de ses mouvements. « Nous resterons en contact, Peter. »

L'adolescent acquiesça, se leva à son tour et se dirigea vers la sortie. Puis il s'arrêta. « On va y arriver, hein ? dit-il tout bas. On va gagner ? »

Paul posa sa main sur son épaule. « Nous finirons par y arriver, oui. Mais nous aurons sûrement plus d'une bataille à livrer d'ici là. »

Peter prit une grande inspiration. « Vous pouvez compter sur moi. Je traquerai tous leurs secrets.

– Parfait. » Paul semblait s'être un peu détendu. Il sortit un dossier et le lui remit. « Emporte ces documents. Lis-les. Imprègne-t'en. Puis détruis-les. Ah, et j'oubliais...

– Oui ?

– Bonne chance. Sois prudent. Et veille sur Anna et Ben, d'accord ?

– Bien sûr. »

Sur ces mots, Peter prit congé. Il s'engouffra dans le couloir, passa devant le gardien maussade, remonta la petite allée menant à la boutique et se retrouva bientôt dans la rue. Il fit le chemin inverse le long de Old Compton Street, descendit jusqu'à Piccadilly, puis de là sauta dans un tram en direction de Tottenham Court Road, c'est-à-dire vers le nord, avant d'en attraper un autre piquant droit vers le sud. Il finit par arriver à la gare de Waterloo, où il prit le train de banlieue qui le ramenait chez lui. Qu'ils se creusent un peu la cervelle, songea-t-il. Si les Autorités le surveillaient, ce dont il était prêt à parier, autant leur compliquer la tâche.

Une fois descendu à Surbiton, Peter promena un regard méprisant autour de lui. Dire que quelques mois auparavant ils vivaient encore à Bloomsbury, dans la maison où les parents d'Anna avaient passé tant de belles années... C'était une maison si agréable, spacieuse, pleine de coins et de recoins, chaleureuse et ensoleillée – tout l'inverse de Grange Hall. Mais peu après leur accession au statut de Légaux, des courriers avaient commencé à arriver dans leur boîte aux lettres. Puis des inspecteurs officiels étaient venus frapper à leur porte. Et tous disaient la même chose : cette maison était trop grande pour eux, ils seraient plus à leur aise dans un « logis fonctionnel ». Ils avaient résisté, au début. Après tout, cette maison était la leur. Ils l'avaient héritée des parents d'Anna. Mais au fil du temps, les visites s'étaient faites plus fréquentes, les lettres plus menaçantes, jusqu'au jour où Paul lui-même avait haussé tristement les épaules en leur expliquant que ce déménagement était inévitable, sauf s'ils voulaient se mettre les Autorités à dos, or le jeu n'en valait probablement pas la chandelle. Ils avaient donc été déplacés dans un placard à balais en banlieue, où deux centres commerciaux avaient remplacé la grand-rue et où la population locale les considérait comme des parias.

Naturellement, les Autorités n'avaient pas trop ébruité l'affaire de leur évasion ; nul ne tenait à ce que les braves gens sachent que deux adolescents avaient damé le pion aux Rabatteurs et s'étaient échappés d'un Foyer de Surplus. Pas plus qu'il n'avait été fait mention de la mort des parents d'Anna, ou du meurtre du père de Peter. Non : les Autorités avaient tout fait pour ensevelir ces menus détails sous le poids de la machine bureaucratique. Mais ce genre d'histoire finissait toujours par refaire surface. La rumeur s'était répandue, les journaux avaient reproduit des photos d'Anna et Peter sous de gros titres accrocheurs remettant en question l'efficacité des Rabatteurs ou la pertinence de la politique « Une vie pour une autre ». Personne ne souhaitait la présence de parasites supplémentaires venus piller les maigres ressources énergétiques mondiales, or c'était exactement ce que la plupart de ces gens voyaient en eux. Voilà pourquoi leurs voisins les évitaient, les commerçants les toisaient d'un œil mauvais et les passants les dévisageaient avec curiosité ou feignaient au contraire de les ignorer. Non pas que cela affectât Peter. Il savait pertinemment que sa présence était tout aussi légitime que la leur. Voire plus encore.

Les poings au fond des poches, il traversa le parc des Aménités, qui semblait à toute heure de la journée accueillir cours de sport et autres activités physiques de plein air. Les gens faisaient leur jogging, attrapaient leurs orteils, étiraient leurs muscles en un grand déploiement de force, d'énergie et de vie... ou plutôt par peur de la mort, songea Peter avec cynisme.

Ce n'était pas seulement la mort que ces gens redoutaient, d'ailleurs. C'était aussi la vieillesse et le déclin. Les bras, les jambes, cela pouvait se remplacer. De même que les principaux organes vitaux. Mais ces fines ridules autour de la bouche, cette léthargie matinale qui finissait par ne plus vous lâcher de toute la journée, ce sentiment blasé d'avoir déjà tout vu... autant de fléaux qu'il fallait combattre. Peter avait lu plusieurs articles à ce sujet dans le *New York Times* et dans le supplément « Bien-être » du magazine *Rester jeune*, le plus souvent dans la salle d'attente avant ses rendez-vous avec sa Conseillère d'Assimilation. Les scientifiques avaient fait leur part, écrivaient les journalistes ; aux citoyens d'optimiser les avantages de

la Longévité, de vivre leur vie le plus pleinement possible, et d'entretenir en eux l'énergie et l'enthousiasme de la jeunesse.

Et s'ils tiraient plutôt leur révérence, histoire de laisser la place aux jeunes ? se disait Peter. Ils pourraient par exemple se regarder objectivement dans une glace, analyser le sens de leur vie monotone et interminable, et se demander si la mort ne serait pas, au fond, une bonne idée. Ces gens croyaient peut-être retarder l'inévitable mais derrière le masque de la Longévité, s'ils étaient vraiment honnêtes avec eux-mêmes, ils verraient la pourriture et le déclin – comme pour une pomme bien mûre en apparence mais grouillant de vers à l'intérieur. Ils ne pouvaient ignorer le fait qu'ils avaient de très loin dépassé leur date de péremption.

Peter tourna au coin de sa rue, bordée d'insipides rangées d'habitations laides, toutes identiques. Pourtant, à mesure qu'il approchait du numéro 16 il sentait une joie familière le gagner, comme si un soleil invisible ne brillait que pour lui. C'était sa maison. Non pas les briques et le mortier qui la composaient – cette mesure n'était qu'une monstruosité à ses yeux, une construction sans âme dotée de pièces exigües et oppressantes au plafond trop bas. Mais elle abritait ce qu'il possédait de plus précieux au monde. En arrivant devant l'entrée, il aperçut Anna à travers la fenêtre. Elle lisait sur le canapé, assise sur ses jambes repliées.

Avant même qu'il ait mis la clé dans la serrure, il l'entendit bon-dir et se précipiter vers la porte. Elle lui ouvrit et lui adressa un grand sourire.

« Te voilà enfin ! » Elle se rembrunit. « Tu es en retard. Je t'attends depuis une heure.

– Je sais, pardonne-moi. » Son visage rayonnait, mais il parlait tout bas, par la force de l'habitude. Des agents du Réseau avaient inspecté la maison de fond en comble en quête d'éventuels mouchards, mais Paul lui-même avait reconnu qu'il restait malgré tout un risque qu'ils fussent quand même sur écoute. « Ben dort ? » demanda-t-il. Il l'embrassa délicatement sur le bout du nez, qu'elle fronça avec malice.

« Comme un bébé, dit-elle. Alors ? »

Peter entra dans le salon et se laissa tomber sur le canapé où Anna était assise il y a encore une minute. La chaleur de son corps avait

imprégné les coussins. Avant de la rencontrer, Peter croyait déjà tout savoir de l'amour. Il croyait tout connaître de l'amitié, des relations humaines, mais il se trompait. Sur toute la ligne. Avant de serrer Anna entre ses bras, avant qu'elle ne lui ouvre son cœur et son âme, avant de l'entendre pleurer tout bas lorsqu'ils avaient fait l'amour ensemble pour la première fois... il ne savait rien. Et aujourd'hui, parfois, quand ils se retrouvaient seuls tous les deux et qu'il humait le parfum de ses cheveux, qu'il plongeait son regard dans le sien, il avait le sentiment de savoir tout ce dont il avait besoin, comme s'ils détenaient le secret de la vie. Un secret bien plus puissant que celui de la Longévité. Bien plus durable, aussi.

« Alors quoi ? » la nargua-t-il.

Elle fit mine de le frapper, pour rire. « Ton rendez-vous, c'était comment ? » articula-t-elle en silence, les yeux brillants.

« C'était O.K. », répondit-il sur le même mode. Puis, avec un clin d'œil, il s'extirpa du canapé, marcha d'un pas nonchalant jusqu'à la cuisine et alluma la bouilloire. Une voix électronique s'éleva aussitôt : « Quelle quantité d'eau chaude souhaitez-vous ? N'oubliez pas, moins d'eau, moins de gaspillage. »

« O.K. ? répéta Anna dans un souffle en le rejoignant. C'est tout ? Ce que tu peux m'énerver, des fois !

– Qui ça, moi ou la bouilloire ?

– Vous êtes aussi insupportables l'un que l'autre ! » rétorqua-t-elle d'un air excédé.

Peter lui prit la main, l'attira vers lui et l'embrassa.

« Ça s'est bien passé, lui glissa-t-il à l'oreille. Elle a gobé mon baratin de A à Z. Après, je suis allé voir Paul. Tout est réglé. »

Anna lui sourit, mais la joie et l'appréhension se mêlaient sur son visage. Elle sortit deux tasses, déposa un sachet de thé dans chacune. « Tu dois avoir hâte de commencer chez Pincet Pharma lundi matin », déclara-t-elle tout haut. Elle lui souriait toujours, mais Peter lut la tension et l'inquiétude dans son regard.

« Absolument. » Il l'enlaça à nouveau, cette fois en un geste plus mutin. « Et comme, d'ici à mardi, je me serai fait virer, je n'aurai plus qu'à trouver un nouveau travail comme professeur d'aérobic, murmura-t-il.

LA RÉSISTANCE

– Oh non ! Ne fais pas ça. Tu dois les détruire, Peter. Il le faut ! » protesta Anna dans un souffle avant de se reculer pour le dévisager, les yeux écarquillés, sans trop savoir s'il plaisantait ou non. Mais son hésitation était compréhensible : Peter n'était pas sûr de le savoir lui-même.

CHAPITRE 2

Pincet Pharma occupait un site de choix dans le sud-ouest de Londres, en bordure du fleuve. Le bâtiment existait depuis des années et avait connu des destins divers – centrale électrique, galerie d'art... – avant que la société Pincet Pharma Inc. ne parvienne à convaincre les urbanistes et les Autorités qu'il lui fallait impérativement créer un site de production à Londres. En quelques mois, les travaux avaient démarré, et bientôt l'imposant et sombre édifice si familier aux Londoniens s'était transformé en une immense église d'un blanc immaculé, entièrement dédiée au culte de la Longévité. Entre ses murs, des centaines de savants parmi les plus brillants au monde se consacraient à la recherche, à la production, à l'amélioration et à la commercialisation de ces petites pilules blanches qui avaient permis aux humains d'accéder au rêve ultime : l'immortalité.

Peter avait beau ne rien comprendre à l'architecture, il sentit nettement, alors qu'il en faisait le tour, toute la puissance de ce bâtiment, le poids de son arrogance et de ses secrets. Il frissonnait, et pas seulement à cause de la bise hivernale qui lui glaçait le visage. Voici l'endroit où sont fabriquées les pilules de Longévité, pensa-t-il. Cet endroit qu'il méprisait, depuis toujours, aujourd'hui, il s'apprêtait à y entrer pour la première fois. L'aspect extérieur du laboratoire était lisse, impersonnel. Entièrement peint en blanc, avec le logo de Pincet Pharma en travers du portail, il était percé d'étroites fenêtres en verre miroir, de sorte que les intrus tentés de venir espionner le travail des chercheurs ne verraient que le reflet de leur propre visage plissé par la curiosité. Sur tout le pourtour du bâtiment s'élevait un haut mur opaque, infranchissable, percé de grilles d'entrée dont l'une, conçue pour le passage des piétons, était flanquée de deux gardiens dans leurs guérites d'acier et de verre renforcé, ainsi

que d'un scanner d'identification permettant l'ouverture et la fermeture automatiques du portail.

Plusieurs groupes de terroristes étrangers exigeant la baisse du coût de l'importation des pilules de Longévité dans leur pays avaient déjà essayé de faire exploser le laboratoire ; mais celui-ci, apparemment, était indestructible. Totalement résistant aux bombes, aux incendies, aux inondations, aux sinistres – Peter avait appris tout cela dans le dossier que lui avait remis Paul. La fabrication de la Longévité était considérée comme une activité plus vitale encore que l'agriculture, pourtant elle-même class e hautement prioritaire par les Autorités. « Confort, santé, prospérité et éducation », tel était le slogan officiel – des concepts simples qui importaient aux gens, et qui leur parlaient directement. L'unique objectif était que tout le monde soit en vie, et heureux de l'être. Les individus comme Anna et Peter venaient très largement en dernier. Des hommes nouveaux, une vie nouvelle... Comme dans le mythe de l'arche de No , les Autorités avaient remonté les passerelles du navire il y a bien longtemps pour entamer une longue traversée vers l'inconnu, sans se soucier de ce qu'elles laissaient derrière elles ni du monde cauchemardesque qui les attendait peut-être.

Et à compter de ce jour, il travaillerait ici. Arrivé exprès par-derr re pour mieux évaluer la taille du bâtiment avant de se présenter officiellement à Richard Pincent, il tressaillit soudain à cette pensée tout en longeant le mur d'enceinte. Celui-ci était orné à intervalles r guli rs d'affiches de propagande serties dans des cadres en verre flambant neufs surmontés du logo de Pincent Pharma, avec le dernier a de Pharma prolongé d'une frisette censée symboliser un sourire.

  l'approche du portail, l'adolescent s'arma de courage et, d'un pas assuré, parcourut les derniers mètres qui le séparaient de l'entrée. Le vigile post  devant sa guérite ne semblait pas le voir ; il regardait fixement à travers lui, comme s'il était transparent.

« Je m'appelle Peter, dit l'adolescent en plantant résolument ses yeux dans ceux du garde. Peter...

– Peter Pincent ? » fit l'homme d'une voix traînante. Il était du genre sec et nerveux ; une cicatrice au-dessus de son œil gauche

en disait long sur ses états de service. Peter se rembrunit. Il détestait son nom de famille. Le haïssait. Mais il acquiesça.

L'homme l'examina des pieds à la tête, sans remarquer qu'il l'observait aussi. Il devait avoir dans les cent quarante ans environ, songea Peter.

« Tu vas devoir me remplir ça », dit le garde en lui tendant une liasse de formulaires fixée à une planchette avant de s'adosser tranquillement à la paroi de sa guérite. Un rictus se devinait sur ses lèvres, comme s'il se payait la tête de Peter ou savourait une plaisanterie quelconque à ses dépens. Peter plissa les yeux. Il ne supportait pas les figures d'autorité. Ces gens qui se croyaient en droit de donner des ordres aux autres - surtout à *lui* - sous prétexte qu'ils portaient un titre et un uniforme.

Irrité, l'adolescent commença à griffonner son nom, son adresse, sa date de naissance et l'objet de sa visite. Le gardien semblait s'amuser de ses efforts maladroits pour écrire sur la fine planchette en carton.

« Tu étais dans un de ces Foyers de Surplus, pas vrai ? » C'était moins une question qu'une affirmation, une manière de montrer à Peter qu'il savait tout de lui.

Ce dernier acquiesça sèchement. « Exact. »

Les lèvres du vigile se retroussèrent en un rictus. « T'en as de la veine, non ? Maintenant, tu vas fabriquer des pilules de Longévité. Pas mal, comme évolution de carrière. »

Peter prit une longue inspiration et lui rendit ses formulaires. « Bon, je vais où ? »

L'homme croisa les bras, le toisa. Puis il haussa les épaules. « Tu n'as pas de badge de sécurité, je parie ? On ne peut pas entrer sans badge.

– Et où puis-je m'en procurer un ?

– À la réception.

– Et on ne peut pas accéder à la réception...

– ... sans badge de sécurité. Drôle de casse-tête, hein ? » Une petite lueur dansait dans ses yeux. Peter lui décocha son plus beau sourire sarcastique.

« Eh bien, on dirait que je vais passer la journée ici. À votre avis, il vaut mieux que je m'assoie sur les gravillons, là-bas, ou à même le bitume ? »

L'homme garda le silence un moment. Enfin, il consentit à ouvrir le portail. « Tu sais, marmonna-t-il, seule l'élite vient travailler ici. Les candidats doivent passer des tests, attendre des années avant qu'un poste se libère. Tout le monde ne peut pas se permettre d'entrer en sifflotant. Je te conseille de faire attention.

– Promis, répondit gaiement Peter. Et merci du compliment.

– Pardon ?

– Merci d'avoir dit que je faisais partie de l'élite. Je travaille ici, après tout.

– Tu ferais bien de surveiller tes arrières, fit le vigile d'un ton soudain menaçant. Parce que je ne vais pas te lâcher. Je serai sur toi comme un aigle traquant sa proie. »

Il franchit les grilles en lui faisant signe de le suivre vers l'imposante entrée principale du bâtiment.

Il faisait encore nuit mais Jude, incapable de dormir, ne tenait plus en place. Il repoussa ses couvertures pour se lever, enfila un pantalon, deux pulls et un manteau. À pas prudents, il emprunta l'étroit couloir de moquette permettant d'accéder à la porte de sa chambre et descendit au rez-de-chaussée en maudissant le froid qui lui glaçait la plante des pieds. Sans un bruit, il se prépara du café, puis remonta s'installer dans sa position habituelle face à son ordinateur. Il fixa l'écran, maussade. Il n'avait aucune envie de travailler – il aurait préféré tester le nouveau jeu vidéo qu'il venait de dénicher, une relique du XXI^e siècle qu'il comptait adapter sur une nouvelle plate-forme – mais il avait besoin d'argent. Il n'y avait plus rien à manger dans la cuisine, en dépit des rappels de plus en plus alarmants de son réfrigérateur l'exhortant à passer une nouvelle commande de produits alimentaires, et le courant lui serait coupé sous vingt-quatre heures s'il ne payait pas sa facture au plus vite.

En soupirant, il ouvrit son fichier de travail en cours et commença à tapoter paresseusement sur son clavier. Le boulot était irrégulier, mais bien payé ; lorsqu'il était à court d'argent, il piratait le système d'une banque ou d'une institution quelconque, puis il les appelait pour leur proposer de renforcer leurs pare-feu, moyennant finance.

C'était de l'argent facile – il s'était bâti une solide réputation, et le travail venait même parfois tout seul jusqu'à lui.

Une heure plus tard, son compte fraîchement alimenté, il consulta sa montre, but une gorgée de café (à présent horriblement froid) et ouvrit son programme de codes espions. Il l'avait développé lui-même et le mettait à jour tous les deux mois ; la version actuelle, la numéro 16, était capable de neutraliser n'importe quel système de sécurité. La plupart, en tout cas.

Son tout premier ordinateur avait été un cadeau de son père, il y avait un peu plus d'une décennie, alors que Jude n'avait que six ans. « Voilà de quoi t'occuper un moment, lui avait-il déclaré, l'haleine chargée d'alcool. Voyons si tu sauras te débrouiller tout seul. » C'était un vieux modèle ayant autrefois appartenu aux Autorités avant d'être déclassifié pendant la Phase d'Épuration Électronique, quand les entreprises s'étaient vues officiellement invitées à réduire leur Impact Énergétique. Des appareils plus petits, plus efficaces avaient alors fait leur apparition sur le marché : des ordinateurs fonctionnels dotés d'un simple traitement de texte et d'une messagerie, avec écran noir et blanc, et incapables de télécharger quoi que ce soit. Mais celui de Jude appartenait à une autre génération ; c'était une antiquité, à bien des égards. Il consommait une quantité d'énergie inimaginable et n'était pas d'une grande simplicité d'utilisation, mais il lui permettait au moins de faire ce qu'il voulait. Grâce à cette machine, Jude s'était découvert un talent unique, largement supérieur à la moyenne des spécialistes qu'il avait rencontrés. Il avait appris à rédiger des codes et des programmes bien plus sophistiqués que ceux des Autorités. Il avait même tenté de les montrer à son père, pensant que cela pourrait l'intéresser, voire l'impressionner. Mais le Directeur général du ministère de l'Intérieur avait d'autres chats à fouetter, et il lui avait rétorqué qu'il était trop occupé, visiblement embarrassé par les manifestations d'intérêt de son fils. Avec le temps, Jude avait fini par comprendre que cet ordinateur était moins un cadeau qu'une façon pour son père de se donner bonne conscience. Mais peu importait. Il n'avait pas besoin de son père pour s'occuper de lui ; il n'avait besoin de personne.